



la branche



# Les constructions à La Branche

Quelques remarques à partir du contexte  
dans lequel elles ont été réalisées

François Besson



*« Nous sentons à l'œuvre autour de nous quelque chose de mystérieux qui nous incite à faire appel aux meilleures forces de notre âme, de notre cœur, de notre intelligence pour créer ce qui dépasse beaucoup notre personnalité. Trouver l'indication des tâches à accomplir dans ce qui prend forme autour de nous chaque jour, voilà ce que cette construction peut nous apprendre<sup>1</sup>. »*

Les remarques qui suivent sont celles de quelqu'un qui dès son premier contact avec le site de La Branche – c'était au début des années septante – a été frappé par l'atmosphère qui s'en dégage, par les formes particulières des volumes bâtis, par les couleurs subtiles qu'on a choisi d'utiliser, par l'aménagement des espaces et la perfection des innombrables détails qui contribuent à donner une âme à chacun d'eux, comme si tout cela était savamment conçu pour agir directement sur le corps, le cœur et l'esprit du visiteur aussi bien sans doute que de ceux qui sont appelés à y vivre. Il serait naturellement du plus haut intérêt de pouvoir examiner cet ensemble avec une connaissance approfondie des caractéristiques de l'architecture telle que l'ont pratiquée (et sans doute la pratiquent encore) des architectes inspirés par l'anthroposophie. Ce travail restera à entreprendre. C'est ici sur quelques autres points que je voudrais attirer l'attention.

J'ai moi-même passé l'essentiel de mon existence professionnelle dans une institution éducative, et ce que j'ai trouvé à La Branche représente quelque chose de totalement différent de tout ce que j'ai pu connaître auparavant. J'en ai subi l'influence à un point tel que, pen-

---

<sup>1</sup> Rudolf Steiner, « Vers un nouveau style en architecture », texte établi par un groupe de traducteurs d'après cinq causeries faites à Dornach (Suisse) pendant la construction du premier Goetheanum entre le 7 juin et le 26 juillet 1914, Éditions Triades, Paris, 1978, p. 51.

dant la suite de mon activité dans une maison accueillant des enfants puis des adultes vivant avec un handicap, j'ai constamment tenté de contribuer, autant que je l'ai pu, à créer autour d'eux un cadre matériel offrant les conditions d'une existence aussi peu « institutionnelle » que possible... Celles d'un lieu de vie – vie partagée – où chacun, tant résident que collaborateur, se sente chez soi, comme à la maison. D'où l'intérêt profond et la résonance en moi de la réflexion de Rudolf Steiner que j'ai citée en exergue.

Un bâtiment raconte toujours une histoire. À plus forte raison est-ce le cas pour un ensemble bâti comme celui de La Branche, devenue aujourd'hui un vrai village. Quelle peut être cette histoire ? Les remarques qui suivent en soulèvent un ou deux aspects parmi d'autres, qui sûrement mériteraient une étude beaucoup plus approfondie et documentée.

Rappelons-nous d'abord quelles étaient habituellement les conditions de vie des résidents occupant les institutions vaudoises dans les années de l'immédiat après-guerre, celles où Sigrid Teucher et Christine Baumann ouvraient le foyer St-Christophe dans une villa qu'elles avaient trouvée ou qu'on leur avait proposée à Chexbres.

En dehors du cas particulier des petites maisons accueillant des enfants en difficultés familiales ou sociales de peu de gravité, où le modèle familial était la règle<sup>2</sup>, la

---

<sup>2</sup> On pense ici à l'œuvre entreprise au début de XXe siècle par l'Association vaudoise des petites familles (aujourd'hui Jeunesse et famille) qui ouvrit au fil des ans une douzaine de petites communautés à caractère familial dans des maisons dont l'organisation devait être très proche de celle de St-Christophe à Chexbres.

plupart d'entre elles groupaient sous le même toit un nombre d'enfants ou d'adultes imposant une forme de vie collective (dortoirs de quinze à vingt lits, réfectoires accueillant cinquante à soixante personnes, sanitaires collectifs, etc.) proche à bien des égards de celle d'une caserne, leur conférant un caractère artificiel peu propice à la création d'une ambiance familiale. Le personnel était formé de surveillants, dans les meilleurs cas d'instituteurs assumant, outre les temps d'école, ceux de la vie quotidienne : repas et loisirs, les uns et les autres vivant généralement sur place, dans des conditions dont on n'a plus guère l'idée aujourd'hui.



*La villa de Chexbres où Sigrid Teucher et Christine Baumann s'installent avec une douzaine d'enfants en 1948.*

Je pense ici à deux réalisations de l'entre-deux-guerres. La première, inspirée par le modèle « caserne », est celle du bâtiment construit au début des années trente à l'Asile rural vaudois d'Echichens. Au rez-de-chaussée, trois classes et un bureau pour le directeur ; au premier et au deuxième étage, deux dortoirs de quinze à seize en-

fants, séparés par une chambrette destinée à l'instituteur fonctionnant aussi comme surveillant ; au troisième, les lingeries et quelques chambres pour le personnel ; à chaque étage, trois WC ; sur les deux étages accueillant les dortoirs, une salle d'eau équipée d'une dizaine de lavabos ; douches au sous-sol, le local servant aussi de buanderie et de lieu de séchage du linge. La seconde est celle destinée à des personnes plus gravement handicapées et relève du type « sanatorium », style Leysin, dont visiblement s'inspira sœur Julie Hofmann pour réaliser en 1933 le troisième Asile d'Eben-Hézer-Lausanne. Cette réalisation, novatrice à l'époque, présentait à bien des égards des analogies avec celle de l'Asile rural, avec cependant deux différences : les chambres ne devaient accueillir que huit personnes, et surtout elles donnaient sur d'immenses balcons-terrasse dont la taille permettait de sortir les lits pour que les résidentes handicapées (la maison n'accueillait que des femmes) puissent bénéficier du grand air et du soleil.

La seconde guerre mondiale bouscule les idées jusqu'ici assez universellement reçues. La dynamique des groupes restreints fait son chemin dans les esprits suite aux travaux de plusieurs chercheurs, en particulier Kurt Lewin (1890-1947).

Dès la fin des années quarante, on renonce progressivement à l'organisation collective des institutions ; on commence donc à confier un groupe d'une quinzaine d'enfants à une éducatrice ou un éducateur – on n'est pas encore très au clair quant à la terminologie à adopter ; si l'on s'accorde pour renoncer à l'expression de « surveillant », on hésite encore entre « entraîneur », « moniteur » et « éducateur ».

Enfin l'on s'aventure avec prudence à mettre en œuvre ces idées nouvelles, généralement considérées comme utopiques en raison de l'augmentation des coûts qu'elles pouvaient générer.

L'occupation en 1948 d'une villa à Chexbres avec une douzaine d'enfants rompait donc déjà nettement avec les habitudes et les idées de l'époque dans le monde institutionnel accueillant des personnes vivant avec un handicap mental. Celle du château de Féchy quelques années plus tard, le nombre de résidents ayant augmenté, permettait encore de sauvegarder l'esprit familial de l'entreprise. On en voit la preuve dans le fait que successivement s'en détachèrent deux foyers prenant leur autonomie et s'installant à Ondallaz et à Cornaux, sur les hauts de Blonay.

Où en était-on une dizaine d'années plus tard, au moment où professionnels et parents de St-Christophe unissaient leurs efforts pour l'acquisition du domaine de La Branche à Savigny et envisageaient d'y construire un



*La maison St-Martin (ouverte en 1964, état 1985), aujourd'hui les foyers Oberlin (à gauche) et St-Exupéry (à droite).*

village propre à l'accueil des trois foyers dont il vient d'être question, St-Christophe, le premier, Montségur et St-Martin, les deux suivants ?

Plusieurs voyages à l'étranger avaient entre temps permis aux directeurs de Suisse romande de confronter la situation qu'ils y vivaient avec celle de leurs collègues des pays voisins (la France notamment, mais aussi la Hollande ou l'Allemagne<sup>3</sup>). La guerre ayant provoqué d'immenses destructions, on y réalisait de nouvelles constructions sur des bases conceptuelles souvent bien différentes de celles de l'avant-guerre, tributaires des avancées de la sociologie, dont s'inspiraient les pionniers de l'éducation spécialisée, en France notamment. Ces nouveaux courants influencèrent fortement la réflexion de leurs émules de Suisse romande. L'idée des « groupes éducatifs » se répandit ; on admit dès lors de manière très générale « que l'équilibre éducatif de l'enfant placé en établissement se réalise le mieux lorsque le groupe familial auquel il appartient ne dépasse pas quinze enfants<sup>4</sup> ». Plutôt que celle de dortoirs de grandes dimensions, on commença à préconiser la réalisation de chambres de trois à quatre lits. On admit également le principe que chaque groupe devait disposer d'une « chambre de famille », d'un « local de bricolage pour

---

<sup>3</sup> On pense notamment à celui qu'organisa, au printemps 1951, le groupe romand de l'association suisse en faveur des enfants difficiles, qui marqua profondément la plupart des directeurs et membres de comités qui y participèrent. Les discours et les études qu'il suscita devaient favoriser une importante évolution dans les idées présidant aux réorganisations institutionnelles de la fin des années cinquante et surtout des années soixante, notamment celles que devaient promouvoir les responsables de la nouvelle assurance invalidité fédérale.

<sup>4</sup> Voir le rapport de l'AVOP intitulé « Problèmes des maisons d'éducation vaudoises » du 15 février 1954 (p. 18).

les garçons » et d'« installations sanitaires<sup>5</sup> ». Pour les petites maisons, nombreuses dans le canton de Vaud s'agissant d'orphelins ou d'enfants vivant des difficultés familiales justifiant leur placement en institution, ces conditions étaient souvent déjà réalisées, ou faciles à mettre en place. Pour les maisons plus grandes (trente à soixante résidents, voire davantage encore), il fallait repenser toute l'organisation pour créer ces groupes éducatifs. Plus d'une adopta pour le faire un style de construction « pavillonnaire » (Echichens, Vennes, Serix, partiellement le Genévrier à St-Légier, d'autres encore) ; certains choisirent plutôt de réaliser des bâtiments plus importants mais organisés en appartements destinés chacun à l'accueil d'un groupe éducatif.

C'est dans ce contexte qu'on peut considérer le travail que poursuivirent pendant dix à quinze ans les concepteurs et les réalisateurs du village de La Branche. St-Martin, St-Christophe, Montségur et St-Luc furent conçus sur le second des modèles qui viennent d'être évoqués ; les autres foyers relèvent du premier. Mais partout, on



*Le foyer St-Christophe (ouvert en 1966, état 1985).*

---

<sup>5</sup> Voir le rapport de l'AVOP intitulé « Problèmes des maisons d'éducation vaudoises » du 15 février 1954 (p. 19).

privilegia la création de groupes à caractère familial, restant fidèle à l'impulsion originelle des fondateurs.

On est aussi resté jusqu'ici dans la ligne qu'ils traçaient du fait que dans la grande généralité des cas, ils habitaient eux-mêmes au sein de l'institution. Les bâtiments comprennent donc un ensemble de logements destinés aux collaboratrices et collaborateurs que La Branche met en œuvre. À l'époque, cette forme d'organisation



*Montségur (ouverture en 1967, état 1985).*

était générale dans les institutions vaudoises, surtout lorsqu'elles étaient situées à la campagne ; il s'agissait de loger le personnel, les moyens de transport individuels n'étant pas assez répandus pour leur permettre de rejoindre leurs lieux de travail, compte tenu des rythmes particuliers que la vie institutionnelle imposait à leur activité. Ces conditions ont aujourd'hui beaucoup changé ; le nombre de collaborateurs a aussi considérablement augmenté ; loger dans l'institution n'est donc plus de ri-

gueur comme c'était le cas il y a cinquante ans. Beaucoup en sont même venus à considérer que c'est une forme d'organisation à laquelle on devrait renoncer. Quelques institutions vaudoises n'en ont pas (ou pas encore ?) abandonné le principe et continuent de loger une partie de leurs collaborateurs (parfois des personnes ou des familles n'ayant pas de lien de travail avec elles) ; elles doivent alors donner à cette pratique une signification d'une autre nature. Celle, par exemple, de permettre une forme d'intégration mutuelle de personnes ou de familles « ordinaires » avec des personnes ou des familles « exceptionnelles ».

Ce qui vient d'être esquissé amène tout naturellement à se demander, revenant sur les considérations précédentes, si les conditions actuelles n'impliquent pas une remise en cause du principe de l'organisation en groupes à caractère familial. On peut envisager cette question sous deux angles différents. Au plan philosophique, si l'on peut dire, il faut se demander quelle est la pertinence d'une référence au modèle familial tel qu'on le concevait il y a un demi-siècle, compte tenu de la profonde modification qu'a subie la notion même de



*Le bâtiment des ateliers (ouverture en 1972, état 1985).*

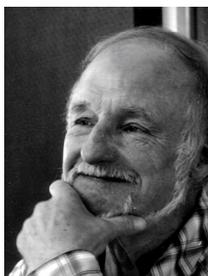
famille. Sur un plan pratique, l'exigence sécuritaire à laquelle les institutions sont soumises leur impose aujourd'hui un ensemble de contraintes redoutables. C'est en particulier le cas pour ce qui concerne les veilles de nuit, qu'il faut organiser tout différemment dès lors qu'il n'y a plus personne qui loge sur place. Il est évident qu'un poste de veilleur par groupe familial entraîne des coûts sans commune mesure avec ceux qu'on obtiendrait dans une organisation communautaire à l'ancienne mode... Quelles seront les conséquences à long terme de ces évolutions ?

L'histoire que racontent enfin les bâtiments de La Branche – peut-être aurait-il fallu commencer par là – c'est celle d'une ferme et d'un domaine agricole. Plus d'une autre institution vaudoise a commencé ainsi, dans les locaux d'une ferme, ou ceux qu'on avait édifiés sur un domaine paysan. Les raisons qu'on avait de le faire ont certainement été diverses. Dans certains cas, il s'agissait de former des garçons et des jeunes gens en vue de leur avenir comme ouvriers de campagne (de même réalisait-on en ville les maisons accueillant les filles en les destinant à devenir servantes dans les familles



*La ferme de La Branche (état 1985).*

bourgeoises). Parfois, il s'est agi simplement de diminuer les coûts de l'alimentation en profitant des produits du domaine (jusqu'aux années cinquante, l'alimentation était et de loin le poste le plus important du prix de revient d'une institution, à peine inférieur à celui des salaires). Souvent enfin on voyait l'avantage d'offrir des possibilités de travail aux personnes accueillies par l'institution. À La Branche, le rôle de la ferme est autre. L'idée d'implanter les foyers dans un lieu où puisse être développée une forme novatrice d'agriculture biodynamique fut dès les débuts, et reste aujourd'hui, un point fort de la vocation de l'institution. Cette force de vie qui vient de la terre et dans laquelle quelques pionniers, parents et pédagogues, sans oublier le paysan, ont mis un jour leur confiance répond à celle qu'a représenté leur enthousiasme et leur engagement personnel pendant tant d'années. La Branche garde leur mémoire. ■



### **Note sur l'auteur**

François Besson a vécu une partie de son enfance à l'Asile rural vaudois (devenu l'école Pestalozzi) à Echichens, puis l'essentiel de sa vie active dans l'une des maisons de la fondation Eben-Hézer, d'abord à St-Légier puis à Lausanne ; il a fait partie du comité de l'Association La Branche, qu'il a présidé de 2007 à 2015.

Association La Branche  
Chemin de la Branche 32  
1073 Mollie-Margot  
[www.labranche.ch](http://www.labranche.ch)

Édition février 2014  
Parution septembre 2016



« En réalité il est dans la mission de cet édifice d'amener le cœur et l'âme de celui qui contemple ses formes et leurs rapports réciproques, à se mettre en mouvement, et non de tenter une explication intellectuelle ou symbolique. En effet, [...] sous son aspect extérieur aussi bien qu'intérieur, [il] s'adresse au cœur, à l'âme, à l'être sensible. »

Rudolf Steiner<sup>6</sup>

---

<sup>6</sup> « Le premier Goetheanum, témoin de nouvelles impulsions artistiques », cinq conférences faites à Dornach du 10 au 25 octobre 1914, postface de Assia Tourguenieff, traduction française de Georges Ducommun, éditions anthroposophiques romandes, Genève, 1982, p. 86.